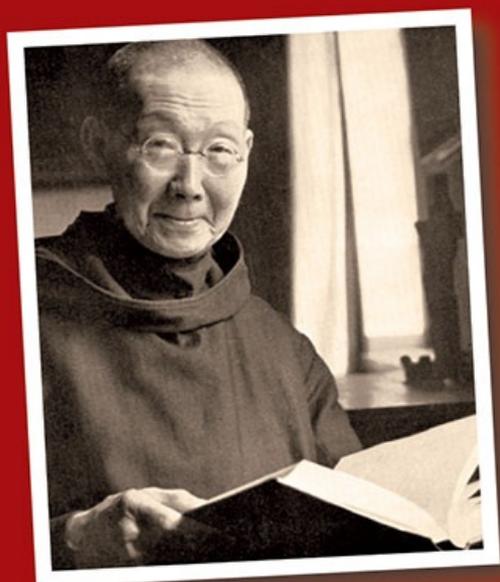


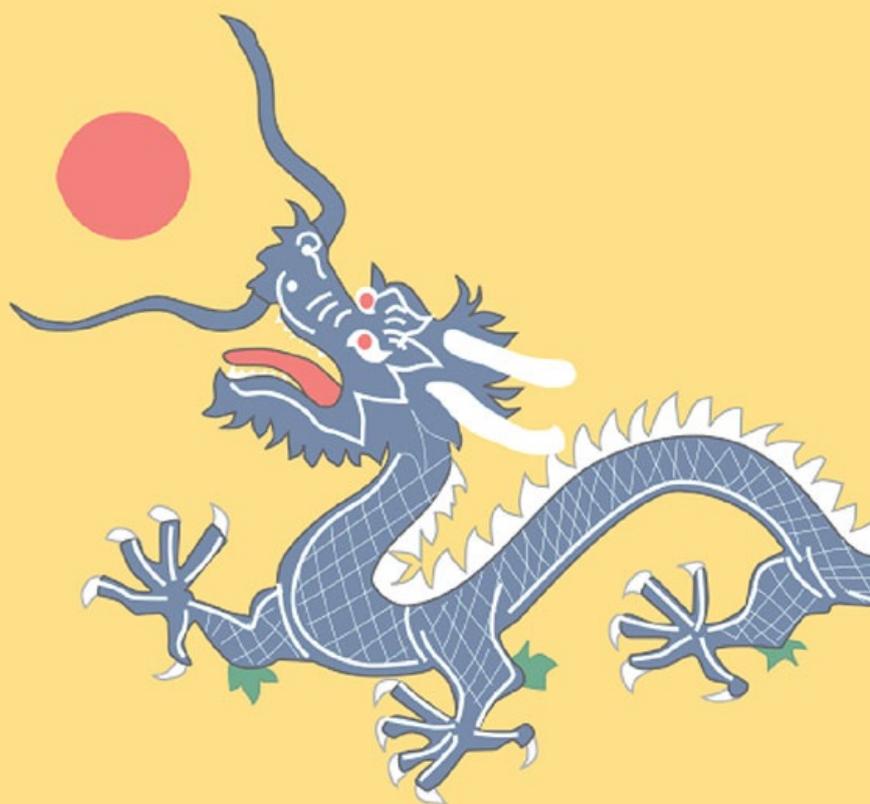


de Confucius
à la rencontre
du Christ



Dom Pierre-Célestin
LOU TSENG-TSIANG

Souvenirs & Pensées



TRADITIONS MONASTIQUES

Souvenirs & Pensées

Dom Pierre-Célestin LOU TSENG-TSIANG

LA VIE et la personnalité de Pierre-Célestin Lou Tseng-Tsiang sont, à bien des égards, exceptionnelles.

Né à Shanghai en 1871, il a parcouru une brillante carrière diplomatique qui l'a conduit à occuper, entre 1912 et 1920, de très hautes fonctions politiques : Premier ministre de la nouvelle République de Chine à deux occasions pour une courte période, et, plus longtemps, ministre des Affaires étrangères. À la tête de la délégation chinoise, il a refusé de signer le traité de Versailles en 1919, qui transférait au Japon les concessions allemandes en Chine. Après la mort de son épouse, fille d'un officier belge, il est entré en 1927, à 56 ans, à l'abbaye Saint-André de Bruges. Il y est resté jusqu'à sa mort en janvier 1949.

Tout en restant imprégné de la culture plus que millénaire de son pays, Dom Lou s'est engagé dans la vie chrétienne, jusqu'à la consécration religieuse. Son témoignage présenté dans *Souvenirs et pensées* au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale connut un grand succès en librairie. Il a été traduit en plusieurs langues.

L'ouvrage est réédité avec des compléments permettant au lecteur d'aujourd'hui de mieux apprécier le contexte dans lequel s'inscrit le parcours de son auteur, un chemin où la sagesse et l'esprit d'humanité des traditions confucéenne et chrétienne se rencontrent.

Dom Lou invite l'Occident et la Chine à suivre le même chemin, avec un discours qui reste d'une étonnante actualité aujourd'hui : « *Le problème des relations internationales n'est pas, au premier chef, d'ordre politique : il est, avant tout, de caractère intellectuel et moral [...]. Au milieu du désordre mondial actuel, il est temps de songer à la rencontre des humanités [...]. La Chine et l'Occident, tous deux humanistes, le confucianisme et le christianisme, pourraient-ils encore remettre de se rencontrer ?* »

Diffusion AVM

© TRADITIONS MONASTIQUES 2015

F-21150 Flavigny-sur-Ozerain

www.traditions-monastiques.com

Réf. L 1146 F

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

¹. Christian Papeians de Morchoven, *L'abbaye Saint-André Zevenkerken – Un projet audacieux de dom Gérard Van Caloen (1853-1912)*, Tielt, Lannoo, 1998, et *L'abbaye Saint-André Zevenkerken – Un défi relevé par dom Théodore Nève Caloen (1912-1963)*, Tielt, Lannoo, 2002.

². Parmi les traductions, il y a une édition en néerlandais, *Mijn roeping : herinneringen en gedachten* (De Kinkhoren, Desclée de Brouwer, 1946) ; en allemand, *Konfuzianer und Christ*, Luzern, Josef Stocker, 1947; en espagnol, *Recuerdos y Pensamientos*, Desclée de Brouwer, 1947; en anglais, *Ways of Confucius and of Christ*, Londres, Burns & Oates, 1948; il y a eu également une biographie en chinois de Dom Lou publiée par la Catholic Truth Society de Hong Kong (Lu Zhengxiang, 1949).

³. Lou Tseng-Tsiang, *La rencontre des humanités et la découverte de l'Évangile*, suivi de *Lettre à mes compatriotes*, Bruges: Desclée de Brouwer, 1949, p. 12-15.

Introduction à la nouvelle édition de *Souvenirs et pensées*

La vie et la personnalité de Pierre-Célestin Lou Tseng-Tsiang sont, à bien des égards, exceptionnelles, et c'est une chance pour nous que ses frères de l'abbaye Saint-André lui aient demandé de laisser une trace écrite de son cheminement vers la vie monastique et de ses réflexions sur sa vocation et celle de son pays. Nous leur devons *Souvenirs et pensées*, publié pour la première fois en 1945, un témoignage d'une grande richesse que nous avons souhaité voir réédité pour être partagé par le plus grand nombre.

Nous avons cependant jugé intéressant d'ajouter quelques compléments visant à préciser le contexte dans lequel s'inscrit le parcours de son auteur, ainsi que sa personnalité.

On ne peut en effet dissocier le témoignage de dom Lou de l'œuvre apostolique de l'abbaye qui l'a accueilli et que nous avons découverte grâce aux deux ouvrages passionnants de l'ancien archiviste du monastère, le Père Christian Papeians de Morchoven, sur l'histoire de Saint-André de Bruges¹. Ce dernier en a retracé les grandes étapes dans un document mis en annexe.

En examinant de plus près la vie politique de dom Lou, il nous est apparu également utile d'y revenir quelque peu car elle ne nous semble pas appréciée à sa juste mesure. Le fait est que cette période de l'histoire de la Chine mériterait d'être étudiée plus en profondeur par des historiens qui s'efforceraient de l'éclairer, en sortant le sujet de son contexte émotionnel et politique et en confrontant les diverses sources chinoises, japonaises et occidentales.

On note cependant que la lumière se fait progressivement sur la contribution de Lou Tseng-Tsiang à la Chine. En témoignent des travaux récents sur la question présentés dans *Tripod*, une revue du diocèse de Hong Kong, qui lui a consacré un numéro paru au printemps 2009, à l'occasion du soixantième anniversaire de la mort du moine bénédictin et du quatre-vingt-dixième anniversaire de la négociation du traité de Versailles, où il était à la tête de la délégation chinoise². Sont mises en évidence en particulier les actions qu'il a menées pour établir des relations diplomatiques entre la Chine et le Vatican et les manœuvres de la France pour contrer cette initiative³. Un autre article nous éclaire également sur les négociations de la Conférence de la Paix à Paris, en 1919. Il évoque notamment le mouvement de révolte que ses conclusions ont suscité en Chine et les raisons qui ont conduit Lou Tseng-Tsiang à refuser de signer le traité de Versailles, le 28 juin 1919, ainsi que son rôle dans l'entrée de la Chine aux côtés des alliés, en 1917, qui s'est concrétisée en particulier par l'envoi de 200 000 Chinois en Europe, surtout en Angleterre et en France⁴.

Le parcours extraordinaire de dom Lou lui fut inspiré au début de sa carrière diplomatique par un conseil étonnant que lui prodigua son supérieur hiérarchique à Saint-Pétersbourg :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

DOM PIERRE-CÉLESTIN LOU TSENG-TSIANG

SOUVENIRS ET PENSÉES
1945

Avant-propos

Ces pages ne forment pas des mémoires. Elles se bornent à réunir quelques souvenirs et quelques pensées. Elles furent écrites à la demande de mes confrères, les moines de l'abbaye Saint-André qui, à plusieurs reprises, m'avaient exprimé le désir de connaître de plus près les principaux événements de ma carrière publique et la ligne même de ma vie.

Pour répondre à cette marque de fraternelle sympathie, je fis un choix parmi mes souvenirs les plus marquants et je les rédigeai sous forme de conférences, qui furent données par moi à la communauté de Saint-André, au cours de l'année 1943. Ces entretiens eurent lieu dans le Monastère des Bénédictines Missionnaires de Béthanie, à Lophem, où la partie la plus importante de notre famille religieuse avait trouvé un chaleureux refuge, lors de son expulsion des cloîtres de l'abbaye, réquisitionnés par un service de l'armée allemande.

Si la providence m'amenait, un jour, à écrire des mémoires, je ne pourrais le faire qu'en chinois, ma langue maternelle, qui, seule, peut exprimer dans toutes leurs nuances les pensées de mon esprit et les sentiments de mon cœur.

La publication de ces pages a pour objet de communiquer ces conférences aux personnalités avec lesquelles j'ai l'honneur d'entretenir des relations et d'en étendre la diffusion au cercle de nos meilleurs amis d'Europe et d'Amérique.

Ces souvenirs sont destinés également – faut-il le dire ? – à tous mes chers amis de Chine et à tous mes compatriotes. En les lisant, ils découvriront combien, au cours de ces années passées à l'étranger, spécialement des années de guerre, la pensée et l'amour de la Patrie absente se sont encore, si possible, avivés en moi.

Cette guerre m'a donné l'occasion de connaître par moi-même le régime d'occupation imposé à un pays libre par un pouvoir ennemi totalitaire, dont la police secrète d'État s'ingère dans tous les rouages de la vie publique et de la vie privée.

Il me fallait en tenir compte. Bien m'en a pris. Le 25 juillet 1942, comme je donnais une causerie religieuse, à Bruges, dans les salons du Baron Ryelandt, la réunion fut interrompue par l'irruption de trois agents de la Gestapo. Ils m'interdirent de parler et, se saisissant de mon manuscrit, l'emportèrent ; après une certaine attente, ils contraignirent l'assistance à se séparer, retenant d'ailleurs toutes les personnes présentes, afin de prendre note de leur identité.

Je crois répondre à l'attente de mes lecteurs en ajoutant à une de ces conférences une brève page pour exprimer ma pensée sur cette Seconde Guerre mondiale et, plus spécialement, sur la responsabilité des hommes d'État qui se sont trouvés incapables de la prévenir et de l'empêcher.

Dans un sentiment de profond respect et de reconnaissance, je me fais un grand honneur de reproduire, en tête de ces pages, le fac-similé de la lettre autographe que Sa Majesté Albert, roi des Belges, daigna m'adresser au lendemain de mon entrée dans l'ordre bénédictin et qui fut rendue publique à la mort prématurée de ce noble chef d'État.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- Je veux soutenir les vieux jours de mon père.
- Écrivez donc à votre père. S’il peut se passer de vous et vous confier à la formation que j’ai l’intention de vous donner, je vais essayer de faire de vous un diplomate ».

Du coup, je saisis la sévérité des devoirs qu’impose le service public. Je m’offris à les embrasser. Avec son désintéressement supérieur, mon père sanctionna ma décision. Hélas, j’allais demeurer onze ans ininterrompus à l’étranger et n’allais plus revoir ce père bien-aimé, auquel je suis profondément attaché pour tout ce que je lui dois et pour la grandeur morale avec laquelle il a su, hautement, aimer son fils.

Les périodes de décadence ont pour ceux qui y vivent un singulier attrait.

Pour en aborder la réforme, il faut, d’une certaine manière, en ignorer les mœurs. En Chine, je n’avais connu ni le monde des fonctionnaires, ni la société. M. Shu me donna comme première directive de ne point m’attacher au régime qui déclinait, ni pour le suivre, ni pour le condamner ; mais de me borner à faire mon devoir et, en observant les fonctionnaires les plus distingués des pays européens, de me faire à moi-même un programme de vie et d’action. Pour cela, d’apprendre à me taire, quelles que soient les humiliations et les avanies que m’infligeraient nécessairement, d’une part, les dignitaires chinois méprisant tous ceux qui ne les flattaient pas, de l’autre, les fonctionnaires européens et la société européenne appelant l’État Chinois tout entier « l’homme malade » et considérant tout Chinois comme un être dévalué.

Le problème vaut la peine d’être approché d’un peu plus près.

J'avais assisté à une fête au Palais d'Hiver de Saint-Pétersbourg. L'empereur et l'impératrice y avaient reçu 3 000 invités et ils avaient, eux-mêmes, ouvert le bal. À cette même époque, le protocole de la cour impériale chinoise exigeait que les fonctionnaires de première classe reçus par l'empereur se tiennent prosternés par terre devant lui et, d'autre part, dans le domaine des relations internationales, lorsque l'empereur de Chine recevait les lettres de créance d'un ministre étranger, l'audience se passait dans la Salle de Vassaux.

Devant ce contraste, M. Shu me disait : « Observez, taisez-vous et, lorsque l'heure sera venue, réformez ».

C'est dans cette atmosphère de silence, de révolution et d'action que s'est écoulée toute ma vie publique : je ne me suis jamais attardé à des abus que je n'avais pas le pouvoir d'arrêter, ni à leurs conséquences, même catastrophiques, qui allaient amener la chute de la Dynastie et conduire la Chine à deux doigts de sa perte. Qui aurait pu arrêter un courant bourbeux aussi violent ? Dieu lui-même se refuse à sauver l'homme lorsque celui-ci refuse le salut. Et M. Shu poursuivait : « Lorsque ces hommes seront tombés, soyez prêt, vous, non pas à leur jeter la pierre, mais, aussitôt, à les remplacer, pour commencer, en Chine, une construction actuelle, selon un plan ancien et nouveau, à la réalisation duquel vous n'aurez pas perdu un instant à vous préparer ».

Pour exécuter pareil programme, il faut apprendre à aimer tout le monde et à agir tout seul.

Ce n'est pas une vie de solitude ; c'est une vie d'isolement.

Tout le monde vous trouve un peu hors cadre.

Mon maître me prescrivait de m'eupéaniser par amour pour la Chine. Comment aurais-je pu suivre cet enseignement si mes compatriotes avaient réussi à me tenir dans l'ignorance de l'étranger ou si l'étranger m'avait entraîné à mésestimer mon pays ? Dans toute période de transition, les deux courants opposés sont très violents. Pour s'y soustraire, il faut accepter d'être jugé défavorablement par les uns et par les autres. Là, on doit apprendre à rester seul. La vie chrétienne, pour sa part, n'échappe pas à cette règle : Notre Seigneur Jésus-Christ est si souvent tout seul sur sa croix.

M. Shu désirait pour la Chine un rajeunissement complet et il voulait que, dans tous les domaines, le pays quittât l'état de stagnation dans lequel les meilleures traditions ancestrales, déformées et stérilisées, amenaient un résultat diamétralement opposé à l'esprit qui les avait fait naître et qui leur avait valu, dans le passé, de nous donner nos plus belles époques de fécondité et de splendeur. Il voulait une modernisation qui fasse revivre, sur le mode d'aujourd'hui, l'esprit de Yao, de Choen et de Yu. Il observait l'Europe, cherchant à pénétrer le principe de ses meilleures institutions, le moteur de ses progrès, cherchant à découvrir, pour les capter et les donner à la Chine, les forces morales qui assuraient l'équilibre de la société européenne et à les distinguer nettement des forces, des passions et des engouements qui compromettaient cet équilibre.

Le christianisme, l'Église et, en particulier, l'Église catholique s'étaient imposés à la respectueuse attention de M. Shu.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Au moment où j'assumai la direction personnelle d'une légation de Chine, le souvenir de mon maître Shu, auquel je devais ma formation et qui était mort victime de son devoir, me revint à l'esprit et au cœur avec plus d'insistance que jamais. J'éprouvais très profondément la reconnaissance que je lui devais et celle que lui doit notre pays. Je voulais traduire en acte ce sentiment et alléger ma conscience d'un devoir. Je décidai d'affecter les émoluments du premier mois de mon traitement à faire frapper une médaille reproduisant ses traits tant regrettés. Je pus offrir des exemplaires en argent de cette médaille à Sa Majesté la reine des Pays-Bas, à l'empereur d'Autriche-Hongrie, à l'empereur de Russie et à un grand nombre de hauts fonctionnaires en Chine. Dans la suite et jusqu'à l'émission de mes vœux solennels de moine bénédictin, en 1932, chaque fois que l'occasion s'en présenta, ce me fut une joie intime et un réconfort d'offrir un exemplaire de cette médaille aux personnes amies, susceptibles d'en comprendre la portée et la signification. Je restai quatre ans à La Haye.

Très peu de temps après mon arrivée, je présentai au ministre des Affaires étrangères, M. van Tets van Goudriaan, une proposition de convention pour l'érection de consulats chinois aux Indes néerlandaises, colonie où la Chine compte de très nombreux citoyens. Cette proposition de convention consulaire, plusieurs fois présentée par le gouvernement chinois, avait toujours rencontré de la part du département des Colonies des Pays-Bas une opposition systématique. Dès mes premières ouvertures, M. van Tets se refusa d'une manière absolue à entrer dans une nouvelle manière de voir.

Sur ces entrefaites, La Haye devint le théâtre des assises de la Seconde Conférence Internationale de la Paix, qui se réunit dans cette ville au cours de l'été 1907. Le gouvernement chinois me nomma ambassadeur à cette Conférence. Cette fonction me mit pour la première fois en face de l'attitude simultanée de toutes les puissances, unanimes à traiter la Chine comme un pays de dernier rang. Ce fut pour moi une expérience très riche d'enseignements et de renseignements.

À l'issue de la conférence, je partis pour l'Égypte, afin d'y prendre un congé de quelques semaines et je demandai à mon gouvernement, plutôt que d'être promu à un poste plus important, comme je pouvais m'y attendre, de me renommer ministre à La Haye, afin de reprendre moi-même et de poursuivre les négociations en vue de la convention consulaire à laquelle mes compatriotes des Indes néerlandaises attachaient, à juste titre, le plus grand prix. Entre temps, mon ami, M. van Swinderen, que j'avais connu de près à Saint-Pétersbourg, avait succédé à M. van Tets comme ministre des Affaires étrangères des Pays-Bas et j'étais sûr de trouver chez lui une largeur de vues utile à l'intérêt des deux pays.

Cependant les négociations traînèrent. Le ministère des Colonies des Pays-Bas persistait irréductiblement dans son opposition. J'estimai que, dans ces conditions, il était inutile pour nous de maintenir en permanence un ministre à La Haye et je suggérai secrètement à mon gouvernement de me rappeler à Pékin. Mon rappel contrista M. van Swinderen. Comprenant qu'on ne pouvait plus s'obstiner à refuser une décision qui s'imposait, il agit avec énergie sur son collègue des Colonies et il tint à ce que les négociations me suivissent à Pékin, où je les continuai avec M. Beelaerts van Blokland, ministre des Pays-Bas auprès de mon gouvernement. Elles aboutirent, non sans difficultés, à une conclusion satisfaisante. L'érection des consulats était obtenue.

En 1911, je retournai à La Haye pour l'échange des instruments de ratification et, de là, je me rendis à Saint-Pétersbourg, où j'étais envoyé par mon gouvernement en qualité de commissaire spécial pour la révision du Traité de Commerce par Voie de Terre, conclu, en 1881, entre la Chine et la Russie et où, par suite du rappel à Pékin de M. Sa Yin-Tou, je fus, à ce moment, nommé ministre de Chine. Le souhait si aimable de l'empereur Nicolas II se réalisait et je revenais à Saint-Pétersbourg, y retrouvant tant d'amitiés chères, que mes quatorze ans de séjour m'avaient permis de contracter et recevant de la part de l'empereur, du gouvernement russe, en particulier de M. Sazonow, ministre des Affaires étrangères, l'accueil le plus cordial.

Nous projetions, ma femme et moi, toute une série de réceptions dans l'hôtel de notre Légation, remeublé avec goût, lorsque le brusque développement des événements politiques en Chine nous força de contremander les fêtes déjà préparées.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

À force de persistance et de patience, nous parvînmes, au bout de trois mois, à écarter les six exigences les plus redoutables, que le Japon s'était flatté de nous extorquer, sous la menace, sans cesse réitérée, de cette intervention militaire qui répondait à ses désirs les plus évidents et qui, à cette époque, eût été certainement une promenade victorieuse très aisée à travers tout notre pays. Parmi les exigences que nous pûmes écarter, je retiens particulièrement la prétention d'imposer des conseillers politiques et militaires japonais à notre gouvernement central, celle de la main-mise japonaise sur la police chinoise et celle d'obtenir le droit de prédication en Chine, ce qui eût donné lieu à une propagande japonaise effrénée, librement développée dans tout le pays et auprès de toutes les classes de la société. Les autres exigences, concernant la baie de Kiao-Chow et les privilèges exclusifs que j'ai cités ci-dessus, force nous fut de nous résigner, provisoirement, à leur acceptation.

Toute la Chine s'indigna, protesta, accusa... L'heure n'était pas encore venue où une résistance militaire nous serait possible et cette infériorité douloureuse nous faisait endurer une profonde humiliation.

Hélas, à ce moment même, une nouvelle crise nous guettait – crise intérieure, qui devait accroître considérablement le trouble du pays, retarder sa restauration et susciter de toutes parts une multiplicité d'oppositions et de divisions, dont nul ne pouvait prévoir les conséquences ni la fin. À l'encontre de son serment constitutionnel, M. Yuan Che-Kai préparait le rétablissement de l'Empire à son bénéfice personnel et au bénéfice de son fils aîné et de ses enfants.

Je connus alors une des périodes les plus douloureuses de ma vie publique. J'avais voulu me limiter à la politique extérieure ; j'avais vu en M. Yuan Che-Kai le seul homme qui, à ce moment, fût capable de diriger l'État ; et cet homme-là s'avancait vers sa perte, tandis que je demeurais impuissant à le détourner, si peu que ce fût, de son fatal dessein.

Très habilement, il faisait avancer dans son entourage ses projets de restauration impériale. Je tentai un compromis et je lui proposai de maintenir la République et d'en prendre la présidence à vie. Ma suggestion plut au pays et elle parut plaire au Président. Mais bientôt d'autres influences eurent le dessus. Il lança la proclamation d'un nouveau cycle impérial.

Qu'allait devenir la Chine ? Comment se maintiendraient les premiers progrès que j'avais vu s'accomplir sous la conduite de M. Yuan Che-Kai, et comment se poursuivraient-ils ? Après de longues et douloureuses réflexions, je résolus de suivre le Président aussi loin que je le pourrais et j'acceptai, outre les fonctions de ministre des Affaires étrangères, celles de secrétaire d'État du régime nouveau instauré par lui. Dans mon for intérieur, j'avais fixé nettement ma ligne de conduite : disposé à assumer toutes les charges compatibles avec le devoir, j'étais résolu irréductiblement à refuser tous les avantages personnels que l'on aurait essayé d'y attacher.

Un jour, le chef de l'État me communiqua une série de décrets en vertu desquels, en premier lieu, moi-même, j'étais créé marquis et, ensuite, tout le haut personnel du Gouvernement était anobli. Au vif mécontentement de M. Yuan Che-Kai, je refusai pour ma personne les honneurs qui m'étaient proposés.

Ce fut une de mes dernières audiences.

Peu de temps après, le président était contraint de retirer le cycle impérial qu'il avait lancé et, quelques semaines plus tard, l'échec de sa tentative entraîna sa mort.

Le coup moral enduré par lui avait dépassé sa résistance ; tous ses protégés, auxquels il avait multiplié ses faveurs, l'avaient abandonné et les maréchaux de l'ancien régime, dont il avait nourri les ambitions personnelles et sur lesquels il avait cru pouvoir s'appuyer, allaient subitement trouver libre cours pour déchirer la Chine en une guerre civile, qui devint chronique, ruinant le pays, opprimant les populations, arrêtant toute possibilité de réforme et de progrès et amenant la Chine, qui voulait se moderniser, à être l'objet de dérision de l'étranger.

Il fallut attendre jusqu'en 1928 pour que le pays retrouvât, sous un grand chef désintéressé et sainement républicain, l'unité et l'ordre, dont le bienfait allait aussitôt développer toutes les grandes initiatives que notre nation avait soif de poursuivre et de mener à bonne fin.

Entre-temps la guerre européenne faisait rage et elle étendait à l'univers entier le réseau de ses alliances et de ses coalitions.

Dès le début de la conflagration, j'avais été du petit nombre de ceux estimant qu'il revenait à la Chine d'y participer et engageant notre pays à prendre rang parmi les Alliés.

Nous voulions faire redresser l'acte initial par lequel, en 1897, l'Allemagne nous avait pris la baie de Kiao-Chow et nous voulions empêcher que cette main-mise sur notre sol national ne se poursuive, par le fait même d'un pays allié, à son bénéfice et à nos dépens.

La Chine se rangea parmi les Alliés.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'esprit confucianiste m'a disposé à voir la supériorité évidente du christianisme, comme il y a disposé, il y a trois siècles, le ministre d'État Paul Zi, et cela, indépendamment des défauts personnels des chrétiens, ou plutôt, sur le terrain même des qualités et des défauts de l'homme. L'esprit confucianiste m'a disposé à reconnaître la supériorité tellement claire de la Sainte Église romaine, qui détient un trésor dans lequel, de siècle en siècle, le croyant puise des valeurs anciennes et des valeurs nouvelles, trésor vivant qui, de siècle en siècle, grandit et fructifie.

Au centre du culte catholique, nous trouvons la célébration d'un sacrifice dont le caractère auguste dépasse infiniment celui de tous les sacrifices qui, en quelque religion que ce soit, ont essayé d'exprimer les rapports entre l'homme et Dieu et de rendre gloire à Dieu.

Il fut institué par Jésus-Christ la veille de sa mort. Il commémore la crucifixion de Jésus. Il en est le renouvellement mystérieux. Quotidiennement, dans l'univers entier, la célébration du sacrifice de la Messe groupe autour de plus de trois cent mille autels ceux à qui la mort du Seigneur apparaît comme le principe de leur vie spirituelle. Y eut-il jamais « Défunt » qui connut, dans les âmes de centaines de millions d'êtres humains, une survie aussi profonde, aussi persistante, aussi intime, aussi rénovatrice ?

Cette vie spirituelle, qui jaillit du sacrifice de Jésus-Christ sur la croix, l'Église la manifeste et la dispense à ses fidèles par le ministère des sept sacrements, institués par Jésus-Christ pour signifier le don de la grâce et pour l'octroyer. Par ce ministère sacramentel, l'Église vivifie et soutient l'homme, du berceau jusqu'à la tombe, donnant un appui maternel constant à la personne humaine et, par cette personne, à la famille et à toute la société. Ce seul fait de la Messe et des sept sacrements sollicite l'observation et la réflexion et il retient l'admiration et le respect.

L'homme, si peu informé qu'il soit des choses religieuses, s'il parvient, à un moment donné de son existence, à sortir du cadre de cette ignorance et de la limitation qu'elle comporte, aborde des horizons qui n'ont rien d'imaginaire et qui sont immenses. Il entrevoit sous un jour incomparablement plus profond et plus vivant, plus joyeux, plus grand et plus pacifique, la condition du genre humain sur la terre. Pour résoudre les contradictions apparentes de la vie humaine, il ne lui est plus nécessaire de se réfugier dans une conception unilatérale, mais il a le pouvoir d'embrasser toute la vie telle qu'elle est : sa valeur et sa médiocrité, sa fragilité et sa force, sa souffrance et sa joie, sa liberté et sa dépendance, sa misère, son péché et sa sainteté, sa brièveté et son immortalité.

Et cette vie lui apparaît alors unifiée par la sainteté de son origine, qui est Dieu et par la gloire de sa fin dernière, qui est, elle aussi, le seul vrai Dieu.

La considération attentive du caractère maternel et social de l'Église universelle porte à rechercher un rapprochement avec une institution spirituelle si grandement conçue et constituée d'une manière qui est à la fois divine et humaine.

C'est ce qu'avait aperçu, il y a un demi-siècle, M. Shu King-Shen. Il ne se crut pas en mesure de faire personnellement les pas nombreux qui sont nécessaires pour qu'un Chinois, franchissant les frontières de civilisations et de langues très distantes les unes des autres, se trouvât à l'aise dans une institution dont, aujourd'hui encore, la façade, latine et occidentale, n'exprime pas complètement l'interne et profonde universalité.

Je vous ai dit l'influence des indications de M. Shu sur le cours de mes observations, de mes recherches et de mes pensées.

Le confucianisme, dont les normes de vie morale sont si profondes et si bienfaisantes, trouve dans la révélation chrétienne et dans l'existence et la vie de l'Église catholique la justification la plus éclatante de tout ce qu'il possède d'humain et d'immortel et il y trouve, en même temps, le complément de lumière et de puissance morale, qui résout les problèmes devant lesquels nos sages ont eu l'humilité de s'arrêter, comprenant qu'il ne revient pas à l'homme de trancher le mystère du Ciel et qu'il faut, en vénérant la Providence du Ciel, attendre que, s'il daigne le faire, le Créateur Lui-même se révèle.

Mais quelle est donc l'ambition de l'Église catholique et quel est son secret ? D'où lui viendrait cette puissance intérieure qui peut, à ce point, convaincre et « convertir » un Extrême-Oriental ? Comment un pont a-t-il pu être jeté entre elle et moi ? Comment lancer ce pont entre elle et le monde jaune tout entier, pour que nous tous puissions sonder l'ordre divin de cette institution, de sa doctrine, de sa morale et de son être lui-même, dont la supériorité éminente, de fait et de droit, est universelle ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Je ne me doutais guère que la providence allait disposer tout autrement de mon avenir et qu'elle allait transporter mon « Mou Lou », de Chala, où je l'avais fixé, à un monastère bénédictin, en Belgique, pour rendre grâce à Dieu de tout ce que je reçus de lui par mes parents et de tout ce qu'il nous donne incessamment à tous par Jésus-Christ.

En 1922, je vous l'ai rapporté dans la conférence précédente, la santé de ma femme laissant à désirer, nous décidâmes de partir pour l'Europe et de nous installer sur les bords du Lac Majeur, dans notre villa de Locarno. Pendant mon séjour à La Haye, j'avais, en 1908, acheté ce pied-à-terre si agréable et, tous les ans, pour autant que les circonstances le permettaient, nous allions y passer un mois.

Comme nous séjournions à Locarno, je reçus une ouverture de mon gouvernement me proposant de prendre la direction de notre légation de Paris. Je déclinai cette offre. Mais, quelque temps après, voyant notamment baisser le cours des obligations de guerre françaises, que j'avais acquises en nombre fort élevé, force me fut de solliciter une rentrée en activité. Je demandai explicitement un poste de deuxième rang. Ma demande coïncidait avec le désir du gouvernement de promouvoir M. Wang Young-Po, notre ministre à Berne, qui allait être désigné pour Tokyo. Je devins son successeur et je recrutai dans le personnel de la légation de Berne M. Raymond Wang, le fils de mon prédécesseur. Pendant les quatre années que je représentai la Chine en Suisse, je contractai des relations empreintes de la plus cordiale sympathie avec bien des membres du gouvernement helvétique – j'aime à me rappeler ici plus spécialement M. Motta, ministre des Affaires étrangères et M. Musy, ministre des Finances, qui devinrent des amis très chers – avec plusieurs de mes collègues du Corps Diplomatique et avec nombre de personnalités distinguées de ce beau pays de Suisse, si justement fier de son indépendance nationale et du caractère libéral de ses institutions.

Nous étions depuis peu de temps à Berne, lorsque Dieu me porta un coup très dur. Ma femme fut frappée d'une congestion, et il devint vite évident que sa maladie, qui serait longue, ne permettait plus d'espérer un rétablissement. Dieu défaisait, de sa main bénie, tout ce que nous-mêmes avions, de si longue date, disposé.

Mon premier devoir était de rendre quelque peu à ma chère malade tout l'amour et tout le don d'elle-même dans lesquels elle s'était unie à moi, partageant, avec un courage de « fille et petite-fille d'officiers » – ce sont ses propres termes – les risques et les dangers, qui, au cours de ma carrière publique, s'étaient si souvent multipliés. Je me vouai tout entier à elle et, dans ce service d'affection, dont l'issue n'était pas douteuse, je vis représenter à moi, d'une manière actuelle, la suggestion que le ministre Shu King-Shen m'avait faite, trente ans auparavant : si le Seigneur m'enlevait ma femme, j'entrerais dans une institution religieuse en Europe et cet acte unirait deux fidélités : à l'épouse qui m'aurait quitté et au testament de mon maître, me conseillant d'aller jusqu'au bout de mon « européanisation » et de faire mienne cette vie intérieure religieuse, que, comme lui, j'avais senti être la force secrète véritable de tout ce que l'Europe compte de plus solide et de meilleur.

Je recherchais le moyen d'informer ma chère compagne de vie de la gravité de son état et de la forme que j'entendais donner à ma fidélité envers elle, lorsque je découvris les œuvres récemment publiées de Madame Élisabeth Leseur, dont le mari était devenu le R. P. Leseur, avec qui je devais par la suite nouer des relations d'intime amitié. Ma femme et moi nous lûmes ensemble « *Le Journal et Pensées de chaque jour* ». Cette lecture permit à nos deux cœurs de se comprendre et de se pénétrer plus profondément que jamais, sans que nous eussions besoin d'aucune longue explication. Nous allions, l'un et l'autre, essayer de reproduire l'exemple, elle, d'Élisabeth Leseur et, moi, de son mari.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dès mon arrivée au gouvernement, convaincu de l'importance supérieure des valeurs spirituelles et du soutien qu'elles apportent aux nations qui les tiennent en honneur, je songeai à obtenir pour l'État chinois le concours spirituel de la Sainte Église catholique, dont j'avais, pendant de longues années, observé l'œuvre et la vie et dont j'étais devenu membre. Une occasion s'en étant présentée, avec l'assentiment du Conseil des ministres, je priai Monseigneur le vicaire apostolique de Pékin de vouloir bien chanter un *Te Deum* officiel pour attirer sur l'État chinois la bénédiction du Très-Haut. Cette cérémonie était une innovation qui n'avait pas de précédent. Elle eut lieu dans l'église du Pétang. Le corps diplomatique y assista. Elle avait pour objet d'introduire publiquement un esprit nouveau dans les relations de l'État chinois avec la religion de Jésus-Christ et avec l'Église catholique. Et, dans ma pensée, cet acte n'était qu'un début.

En 1917, en effet, j'eus l'occasion d'aller beaucoup plus loin. Je proposai au gouvernement de nous entendre avec le Saint-Siège pour établir des relations diplomatiques entre la République et la Cour papale, Cette proposition ayant été acceptée, je me mis en contact avec le Vatican, qui, aussitôt, marqua son accord... L'intervention et l'opposition absolue et systématique du gouvernement d'une grande puissance européenne, qui déclarait agir en vue de « protéger » les missions, nous contraignit de renoncer à ce projet si simple et si normal, qui dut attendre plus d'un quart de siècle, jusqu'en février 1943, avant de pouvoir se réaliser. Comment voulez-vous, dans ces conditions, que l'opinion publique d'un pays non-chrétien ne soit vraiment induite en erreur au sujet des missions catholiques, au sujet de l'Église et au sujet du christianisme lui-même ?

Au point de vue historique, cette question douloureuse et toutes celles qui lui sont connexes sont peut-être inépuisables. Mais, pour tirer un bénéfice des leçons de l'Histoire, il faut savoir apprendre et savoir oublier...

J'en ai dit assez. Avançons. Ce n'est point le passé qui doit retenir nos regards ; c'est l'avenir.

Les sacrifices endurés par la petite chrétienté chinoise et ses nombreux martyrs, qui eurent l'héroïsme de supporter, jusqu'au bout, les cinglants contrecoups de tous ces malentendus, – les sacrifices, poussés parfois aussi jusqu'à la mort, de bien des missionnaires, coincés par les circonstances et ne voyant pas l'issue de l'impasse, – la solidarité pastorale avec laquelle, – et, en tout dernier lieu, au cours de la présente guerre, – les missionnaires catholiques sont demeurés, en plein danger, au milieu de nos populations et les ont assistées et encouragées, montrant vraiment à nouveau combien ils les aiment, – les sacrifices et le sang si largement versé, aujourd'hui et depuis tant d'années, par le peuple chinois pour la défense de son indépendance nationale, de sa dignité morale et de l'intégrité de son territoire, – tous ces holocaustes parlent pour nous à Dieu beaucoup mieux encore que nous ne pourrions le faire nous-mêmes.

Pour mettre fin à une situation aussi confuse et pour redresser l'opinion publique défavorable qu'elle avait fatalement suscitée, les paroles n'avaient plus guère de portée. Seuls des actes pouvaient corriger progressivement une situation aussi enchevêtrée. Ils le peuvent d'autant mieux – et ceci est un élément foncier de notre caractère national – que le peuple chinois, lorsqu'il s'oppose à un parti-pris, n'est guère porté à adopter aveuglément le parti-pris inverse, aimant au contraire à garder l'équilibre du juste milieu, heureux de faire preuve d'une grandeur morale et d'une largeur d'esprit, qu'ont toujours cultivées les personnalités les plus distinguées de notre nation.

Vous connaissez les grandes lignes des premières années de la rénovation de l'apostolat catholique en Chine : le précurseur du mouvement, ce cher héros de notre foi, lui aussi votre grand compatriote, fils de père belge et de mère anglaise, le père Vincent Lebbe, qui a laissé à l'abbaye Saint-André des traces profondes de sa clairvoyance apostolique et de son zèle courageux. Il fut, en Chine, le volontaire de la papauté, toujours aux avant-gardes, obéissant, humble, mortifié, inlassable ; persécuté sans cesse et sans cesse oubliant les épreuves de la veille afin de saisir avec liberté d'esprit le devoir apostolique du moment présent et de l'accomplir sans défaillance jusqu'au bout.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mes amis m'ont, à bien des reprises, exprimé le regret que le cher Prieuré de Si-Shan, fondé par Saint-André dans la province du Sze-Chwan, soit un petit point encore isolé et ils m'ont demandé quand nos confrères de Chine auront l'immense joie de ne plus être tout seuls chez nous. Vous vous doutez à quel point je partage ce sentiment. Que ne pouvons-nous donc obtenir de Dieu que l'ordre bénédictin tout entier considère et saisisse ce vaste problème et que, dans un grand mouvement d'expansion monastique et de charité, il s'ébranle, pour doubler le nombre de ses propres maisons par autant de fondations nouvelles, sagement et courageusement entreprises, de Moukden à Canton, des côtes du Pacifique jusqu'aux massifs élevés de l'Asie centrale.

Je ne suis pas digne d'être un Hiuen Tsang bénédictin ; mais, peut-être, de mon vivant ou après ma mort, le Seigneur fera-t-il éclater d'autant plus sa propre gloire que, parmi tant de millions de Chinois, pour aider à porter à la Chine la Règle de saint Benoît, il a voulu recruter un fragile vieillard.

Conclusion

Cet exposé, à la fois trop long et trop bref, des bontés divines, qui m'entourent depuis le berceau jusqu'à la vieillesse et de celles aussi, dont la Providence, je n'en doute pas, dotera mon pays, demande une conclusion pénétrée de confiance filiale dans le Seigneur.

L'âme de l'homme est immortelle. Le corps vieillit, et il requiert des soins et des ménagements. L'esprit, lui, peut ou vieillir ou mûrir ; mais, tant qu'il mûrit, il fructifie, et sa fécondité comporte un bonheur qui, croyez-moi bien, offre plus d'attraits que tous les charmes d'une souriante et ardente jeunesse. À elle seule, la sérénité du vieillard témoigne que l'âme humaine est spirituelle et qu'elle est immortelle.

Le Ciel a voulu que je fusse un homme de l'ancienne Chine, ayant plié le dos sous l'autorité pesante des fonctionnaires impériaux, aux us et coutumes stéréotypés et à l'attitude normalement insolente ; elle l'était d'autant plus qu'eux-mêmes se savaient à peine admis à baiser la terre en face de l'Empereur, à moins que la plus grande faveur qui leur fut concédée ne se limitât à pouvoir regarder du dehors les murs du Palais.

Le Ciel a disposé aussi que, dès mon enfance, j'eusse le sentiment des exigences de la dignité humaine et des sacrifices que requiert l'honneur d'être homme. Je fus donc, bien longtemps, un révolutionnaire caché, sans parti-pris et sans rancune, m'inspirant des principes anciens et immuables pour vouloir une vie publique qui fût conforme à ces principes. Ces principes peuvent animer des formes diverses de gouvernement. Un bon gouvernement suppose des hommes d'État que leur intelligence, leur expérience et leur désintéressement rendent capables d'être clairvoyants et d'être prévoyants. Un seul homme de grande valeur peut faire le bonheur ou le malheur d'un peuple. Le peuple est toujours porté à imiter ceux qui le gouvernent. Lorsque l'État est en équilibre, le peuple ne peut point ne pas être heureux.

Le Ciel a voulu que je rencontre, à mes premiers pas dans la carrière publique, un maître éminent, qui donna sa vie en témoignage de ses principes. Lorsque, le 29 juillet 1900, M. Shu King-Shen fut, avec trois autres personnalités politiques, conduit vers le supplice infamant qui leur était destiné, un des condamnés, outré de l'ignominie dont il était l'objet, se tourna vers le représentant du Ministère de la justice et lui cria : « Aujourd'hui, c'est à moi ; et demain, c'est à vous ! ». M. Shu King-Shen, prenant doucement par la manche son compagnon d'infortune, lui dit avec simplicité : « Ce n'est pas l'heure de parler ; taisons-nous ». C'est dans ce dernier acte de dignité et de charité qu'il rendit l'âme. Oserais-je envier une telle mort, endurée par un tel maître ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C'est pourtant ce qui poussa dom Nève à accepter, dès 1910, pour Saint-André une mission au Katanga, province du Congo belge appelée à un grand avenir. La mission fut confiée à dom Jean de Hemptinne, moine de Maredsous, qui se révéla un grand missionnaire et un redoutable adversaire politique. Pendant quarante-huit ans, il allait dominer de sa haute stature physique et intellectuelle l'histoire du Katanga. Dom Jean de Hemptinne était un homme brillant, courageux, audacieux, rien ne l'arrêtait. L'énorme entreprise devant laquelle il se trouvait ne l'effraya pas, le combat lui convenait parfaitement bien. On retrouvait chez lui des traits de caractère de Monseigneur van Caloen : fidélité tenace aux principes, respect des traditions, un chef qui aime commander et guider sa barque vers le grand large. La première œuvre missionnaire de Saint-André était en de bonnes mains. Son histoire ne fut cependant pas toujours facile. La mission accouchera difficilement du monastère rêvé, mais, par contre, réalisera sous l'impulsion de dom Jean de Hemptinne l'œuvre remarquable de la christianisation du Katanga. Le rêve de Monseigneur van Caloen et de dom Nève était-il impossible ? Les affrontements entre le préfet apostolique, tout occupé à sa tâche de missionnaire, et l'abbé de Saint-André, préoccupé de la vie monastique de ses moines, prouvèrent que la réalité ne se conformait pas nécessairement aux désirs des personnes.

Dom Nève ne se contenta pas d'orienter l'abbaye naissante vers le Congo, mais également vers l'enseignement, autre idéal cette fois-ci cher aux bénédictins. Cette même année 1910, il créa l'école abbatiale après une confrontation épique avec l'évêque de Bruges. Monseigneur van Caloen se reconnaissait dans son prieur. Personne ne s'étonna lorsqu'il le nomma abbé de Saint-André en 1912. Le jeune abbé ne manquait pas de zèle, ni d'intelligence, ni d'esprit de décision. Profondément attaché à son idéal monastique, il voulait, comme Monseigneur van Caloen, ouvrir à ses moines le monde des missions dans la fidélité aux observances monastiques. Le jeune abbé de Saint-André était l'homme providentiel qui pouvait amener l'abbaye à son plein épanouissement.

Les vingt ans qui firent l'abbaye : 1920-1940

Après la première guerre mondiale, dom Nève vécut des années étonnantes par le nombre élevé de jeunes qui frappèrent à la porte du monastère et par la diversité des activités entreprises. Sa bonté, son charme, sa prestance, sa force persuasive conquièrent les jeunes qui s'approchaient de lui. Le nombre des moines s'accrut à telle enseigne – 71 moines en 1921, 220 en 1940, soit sept moines par an, *il faut le faire* – qu'il fallut construire, rehausser les bâtiments existants, agrandir l'église, tout cela en faisant des trous dans la lune ; la faillite miroitait dans le lointain. Les difficultés n'arrêtèrent jamais dom Nève. Sa confiance dans la Providence lui permettait toutes les audaces. À côté de l'école abbatiale, la prunelle de ses yeux, et de l'école claustrale, il créa également une école des Métiers dans un bâtiment tout neuf. L'œuvre sociale s'adjoignait à l'éducation et à la formation des jeunes. En 1932, il n'hésita pas à flamandiser son école comme l'exigeaient les nouvelles lois scolaires, rejetant l'opinion de certains francophones qui prédisaient la fin de l'école. Il n'en fut rien, bien au contraire.

L'Afrique restait bien sûr la grande préoccupation de dom Nève, d'autant plus que dom Jean de Hemptinne, courant au plus pressé, établissait des moines un peu partout dans le pays, dans l'espoir de couper l'herbe sous les pieds des protestants et de garder tout l'enseignement de base entre ses mains. Que devenait le monastère ? Si le monastère ne se créait pas, la chrétienté katangaise, par contre, croissait étonnamment bien. L'abbaye dut attendre jusqu'en 1930 pour réaliser enfin sa fondation monastique qui eut la vie dure avec un vicaire apostolique – Jean de Hemtinne l'était devenu en 1932 – qui voulait tout le monde pour son œuvre à lui.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

¹. M. Bastid, M. C. Bergère et J. Chesnaux, *La Chine. De la guerre franco-chinoise à la formation du parti communiste français – 1885-1921*, Paris: Hatier, p. 179.

². *Ibid.*, p. 159.

³. Gilbert Rodney, *The North China Herald*, cité par Roger Péliissier, *La Chine entre en scène- de 1938 à nos jours*, Paris, Julliard, 1963, p. 228-230.

Bibliographie

- BAI Shouyi (éd.), *Précis d'histoire de Chine, 1919-1949*, Éd. Langues Étrangères de Pékin, 1993.
- BASTID Marianne, Bergère Marie-Claire et Chesnaux Jean, *La Chine. De la guerre franco-chinoise à la fondation du parti communiste chinois, 1885-1921*, Paris : Hatier, 1972.
- BERGÈRE Marie-Claire, *Sun Yat Sen*, Paris : 1994.
- CHARBONNIER Jean,
– *Histoire des Chrétiens de Chine*, Paris : Les Indes Savantes, 2002.
– « Des chrétiens en Chine à l'âge apostolique ? », *Missions étrangères de Paris*, n° 442, septembre 2009, *Chine nouvelles pistes de lecture*.
- CHENG Anne, *Histoire de la pensée chinoise*, Paris : Seuil, 1997.
- CHENG François, *Dialogue*, Paris : Desclée de Brouwer, 2002.
- CHESNAUX Jean, *Sun Yat-Sen*, Paris : Éd. Complexes, 1959.
- DUCORNET Étienne, *L'Église et la Chine*, Paris : Éd. du Cerf, 2003.
- Encyclopaedia Universalis, *Dictionnaire de la civilisation chinoise*, Paris : A. Michel, 1998.
- ETCHEGARAY Roger, Cardinal, *Vers les chrétiens en Chine*, Paris : Éd. du Cerf, 2004.
- FÉDOU Michel, *Regards asiatiques sur le Christ*, Paris : Desclée, 1998.
- GERNET Jacques,
– *Chine et christianisme*, Paris : Gallimard, 1982.
– *L'intelligence de la Chine*, Paris : Gallimard, 1994.

HOUANG François, *Âme Chinoise et christianisme*, Paris, Casterman, 1957

LANZMANN Jacques, *Imagine la Terre promise*, Paris : Plon, 2000.

LOU Tseng-Tsiang,

– « L'action Catholique en face de l'Évangélisation, conférence donnée à Anvers le 9 juin 1943 », Archives de l'abbaye Saint-André de Bruges.

– *Souvenirs et pensées*, Bruges : Desclée de Brouwer, 1945 [Paris : Éd. Du Cerf, 1948, suivi de « *Lettre à mes amis de Grande-Bretagne et d'Amérique* »].

– *La rencontre des humanités et la découverte de l'Évangile*, suivi de *Lettre à mes compatriotes*, Bruges : Desclée de Brouwer, 1949.

MIRIBEL Jean (de) et VANDERMEERSCH Léon, *Sagesse chinoise, une autre culture*, Paris : Le Pommier, 2010.

NEUT Edouard,

– *Jean-Jacques Lou-Dom Lou. Quelques ébauches d'un portrait, quelques aspects d'un monde*, Bruxelles : Synthèses, 1962.

– « Lou Tseng-tsiang, Mao Tse-toung et nous », *Rythmes du Monde-Le Bulletin des Missions*, tome XIX, n° 2, 1971, Abbaye Saint-André de Bruges, p. 57-107.

PAPEIANS de MORCHOVEN Christian,

– *L'abbaye Saint-André-Zevenkerken-Un projet audacieux de Dom Gérard van Caloen, 1853-1912*, Tielt : Lannoo, 1998.

– *L'abbaye Saint-André-Zevenkerken-Un défi relevé par Dom Théodore Nève-1912-1963*, Tielt : Lannoo, 2002.

PÉLISSIER Roger, *La Chine entre en scène – de 1839 à nos jours*, Paris : R. Julliard, 1963.

PERRIER Pierre et WALTER Xavier, *Thomas fonde l'Église de Chine (65-68 A.P. JC.)*, Paris : Asie Jubilé, 2008.

PEETERS Benoît, *Hergé fils de Tintin*, Paris : Flammarion, 2002.

PEYREFITTE Alain, *De la Chine (Quand la Chine s'éveillera, L'Empire immobile, La Tragédie chinoise, La Chine s'est éveillée)*, Paris : Omnibus, 1997.

Relais France Chine, *Dom Pierre Célestin Lu, une vie toute droite*, Paris : Le Livre ouvert, 1993.

Tripod, vol. 29- N°152, printemps 2009, *Lou Tseng-Tsiang and his contribution to China*, http://www.hsstudyc.org.hk/en/tripod_en/en_tripod_152.html.

WEI Tsing-sing Louis, *La politique missionnaire de la France en Chine, 1842 – 1856*, Paris : Les Nouvelles Editions Latines, 1960.

WITTE Dom Charles-Martial (de), « Le Message missionnaire de Dom Pierre-Célestin Lou », *Le Bulletin des Missions*, tome XXIII, n° 1-2, 1^{er} et 2^e trimestre 1949, p. 11.

Wu Ching-Hioug Jean,

– *DOM Lou, sa vie spirituelle*, Bruges : Desclée de Brouwer, 1949.

– *Par delà l'Est et l'Ouest*, Paris : Casterman, 1965.